

TRACES⁴⁹ DE MÉMOIRE



PB-PP | B 19464
BELGIE(N) - BELGIQUE

PÉDAGOGIE ET TRANSMISSION

UNE PUBLICATION TRIMESTRIELLE DE
L'ASBL MÉMOIRE D'AUSCHWITZ

JUILLET - AOÛT - SEPTEMBRE 2023



préface
p. 2

actualité
**FOUR SISTERS :
MARIANNE BERENHAUT**
p. 3

biblio
p. 5

auschwitz
**LE PROCÈS DE
HOB EN POLOGNE**
p. 6

il y a un siècle
p. 8

approfondissement
**LE SYNDROME
DE L'HOLOCAUSTE**
p. 10

interrogation
**DE QUOI TÉMOIGNE
L'ENFANT CACHÉ ?**
p. 14

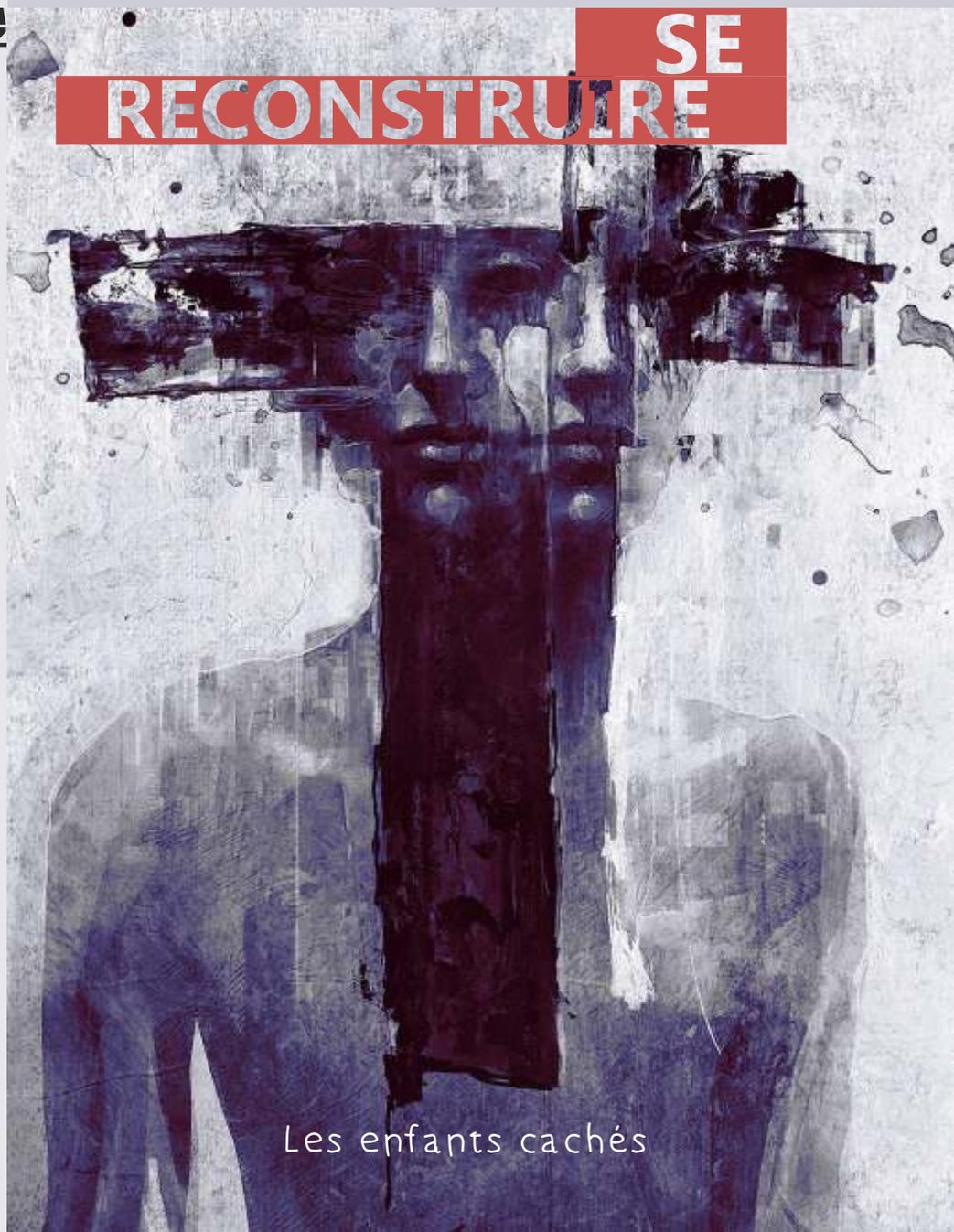
no comment
p. 22

le saviez-vous ?
JEAN FERRAT
p. 23

réflexion
**HOMMAGE À
SUZANNE ESNAULT**
p. 26 + fiche pédagogique p. 27

varia
p. 28

**APRÈS LECTURE, MERCI DE
ME PASSER À VOS COLLÈGUES**



Les enfants cachés

CHÈRES LECTRICES, CHERS LECTEURS

Début d'année scolaire oblige, *Traces de mémoire* se dote d'une nouvelle thématique : « Se reconstruire ».

Les 4 prochains numéros s'intituleront : « Les enfants cachés », « Les rescapés des camps », « Les veuves et les orphelins » et « La deuxième génération ».

Nous verrons comment les rescapés de la Shoah ont fait pour se reconstruire après cette terrible

expérience. Après la Libération, des millions de personnes ont été confrontées à un retour souvent brutal à la vie quotidienne. Parmi elles, les déportés qui ont vécu l'horreur en direct, mais aussi leur famille et leurs enfants, protégés par des amis, des proches, des voisins, ou même des inconnus prêts à les cacher. On retrouve également des veuves, des veufs, des êtres privés à jamais de la pré-

sence de leur père ou de leur mère, ou des enfants nés après la Libération dans un monde marqué par l'absence des disparus et les traumatismes de la guerre. Toutes ces personnes ont dû trouver en elles la force de se reconstruire et de laisser le passé derrière elles pour tracer leur propre voie.

Georges Boschloos
ASBL Mémoire d'Auschwitz



© Domaine public

Les quatre œuvres qui figureront en couverture des numéros de *Traces de mémoire* de 2023 -2024 sont signées Jarek Kubicki. Né à Gdańsk en 1976, cet artiste, photographe et directeur de création polonais est diplômé du lycée des Beaux-Arts de Gdynia et de l'Académie des Beaux-Arts de Gdańsk. Jarek Kubicki vit à Varsovie, où il travaille dans une agence de publicité comme directeur de création et concepteur de couvertures destinées à des livres et des albums musicaux. Il a pris part à d'innombrables expositions collectives aux quatre coins de l'Europe. Droits réservés : kubicki.info





CHANTAL, MARIANNE, SARAH, JULIA QUATRE ARTISTES DANS L'OMBRE DE LA SHOAH

Four Sisters est une exposition organisée au Musée Juif de Belgique du 24 mars au 27 août 2023 qui retrace le parcours de Chantal, Marianne, Sarah et Julia. Quatre sœurs de parents différents. Quatre femmes qui partagent la mémoire de la Shoah, qui ont survécu grâce à leur résilience et à celle de leurs proches. Quatre femmes qui se sont construites avec une force et un engagement qui en font aujourd'hui des modèles de vie et de liberté. Quatre artistes juives qui se sont interrogées sur le poids de l'appartenance et de la transmission et sur les puissances d'une culture éparse et diasporique, et auxquelles nous avons décidé de consacrer la rubrique Actualité des quatre numéros de Traces de mémoire de l'année 2023-2024.

Marianne Berenhaut est née à Bruxelles en 1934. Pendant la guerre, ses parents et son frère aîné furent déportés et tués à Auschwitz. Marianne et son frère jumeau trouvèrent quant à eux refuge dans un orphelinat catholique. Entre 1960 et 1964, Marianne suivit des cours à l'Académie du Midi et à l'Atelier de Moeschal. Malgré cette formation académique, le parcours de cette infirmière devenue artiste est longtemps resté méconnu. Marianne réalise des sculptures poétiques assemblées à partir d'objets « laissés pour compte » qui créent des compositions asso-

ciatives et des installations sobres. Ses installations se dévoilent aux spectateurs comme des rebus. Elles semblent former un point d'interrogation où toute tentative de réponse s'évapore. Jamais fixes, toujours mouvantes, ses sculptures sont des énigmes où viennent s'entrechoquer un fragile et saisissant assemblage de récits, d'identités et de mémoire. À travers cette technique de combinaison de matériaux éclectiques, le travail sculptural de Marianne Berenhaut aborde les thèmes des traumas, de l'absence et du souvenir. L'équilibre subtil de ses œuvres interroge l'ins-

tabilité des identités. Il en résulte des sculptures qui génèrent un silence oppressant ainsi qu'une certaine impression de tristesse ou de malheur. Ces objets évoquent une existence humaine passée et insaisissable, et portent l'histoire d'une vie oubliée.

Marianne Berenhaut a perdu sa famille pendant la Seconde Guerre mondiale, et ce drame a exercé une profonde influence sur son art, puisqu'elle y évoque cette perte, mais aussi la manière dont elle a tenté de la dépasser pour donner forme au reste de sa vie : « J'oublie les visages, mais pas les voix. Je ne souffre d'aucun

N'avez-vous pas ri ?
Kunsthalle Recklinghausen,
Allemagne, 2022



© Dvirgallery.com



© HLN.com

Marianne Berenhaut à la réouverture du
Musée Juif de Belgique après l'attentat du 24 mai 2014

traumatisme physique. Mon traumatisme est psychique. Et mon art est une forme de thérapie.» Marianne considère ses objets comme des personnages. Elle les combine et les balade entre sa maison bruxelloise et son appartement londonien jusqu'à ce qu'ils livrent leur récit. Arrivent alors le titre et son explication – toujours dans cet ordre. Marianne Berenhaut a à cœur de mettre en avant l'histoire personnelle des objets usagés qu'elle emploie. D'ailleurs, ses œuvres expriment le sérieux et le plaisir avec lesquels elle a entretenu, restauré et transformé chacune de ces vieilleries pour les sublimer et les conjuguer dans une exposition magistrale. Dans ce contexte, les concepts d'insignifiance et de fugacité entrent automatiquement en jeu, car, en offrant un second souffle à ces objets laissés pour compte pour y puiser force et réconfort, Marianne brise en quelque sorte le cycle de la vie.

En 2013, elle déclara : « C'est dommage, mais les choses se détériorent. Quiconque pense que la sagesse vient avec l'âge se trompe. Les idées et les principes évoluent beaucoup plus lentement que les corps. Mais il y a deux choses que je sais. D'abord, je crois que c'est faux de penser que les souvenirs les plus pénibles nous accompagnent plus longtemps que les souvenirs heureux. La vie va et vient. Deuxièmement, quand je travaille, je n'ai pas de plan préétabli. »

L'assemblage *Vie Privée : Le Lit* (2020) marqua un tournant important dans son art : « Quand il fut terminé, j'ai été surprise. Il ne ressemblait à rien de ce que j'avais fait auparavant. Jusque-là, je parlais souvent de la perte, de ma vie volée, de mon enfance. Mais depuis que j'ai réalisé cette sculpture, je m'intéresse davantage à ma vie personnelle et à mes fantasmes personnels. »

Thierry de Duve, professeur belge

de théorie de l'art moderne et de l'art contemporain, écrit à propos de l'œuvre de Marianne Berenhaut : « On ne peut que se réjouir de voir Marianne aller dans le sens de la réconciliation avec sa vie de survivante. Son travail récent change, moins tragique, plus ludique, plus érotique aussi. L'ambivalence n'en sera sans doute jamais absente [...] Ce sera toujours pour elle une question de fidélité et de mémoire, ou de fidélité à la mémoire – un service qu'elle nous rend, car à Auschwitz l'humanité est devenue orpheline d'elle-même, et cela, nul ne peut l'oublier. »

Ses sculptures sans prétention et quelque peu naïves jouent sur la mémoire émotionnelle collective ; les réduire à des objets de seconde main nostalgiques serait une injustice et reviendrait à réduire la Shoah à un fait divers. ■

Georges Boschloos
ASBL Mémoire d'Auschwitz



Henri Roanne-Rosenblatt à Kazerne Dossin lors de la présentation du livre de Meg Waite Clayton (voir rubrique BIBLIO du bulletin néerlandophone *Sporen van Herinnering* 49), janvier 2020



© HLN.be

Vienne Bruxelles New York

Saül Birnbaum, survivant d'une famille de restaurateurs judéo-polonais, fuit l'Autriche à l'âge de 6 ans, après la Nuit de cristal, par un Kindertransport, et trouve refuge à Bruxelles où il sera caché de 1942 à 1944. Fasciné par le cinéma hollywoodien qu'il découvre à la Libération, il réalise son rêve américain en ouvrant un délicatessen à New York. Une ébauche de scénario laissée en gage par un client impécunieux lui permet de devenir producteur de cinéma. Il parvient, par des méthodes peu orthodoxes de financement, à monter la production d'un film et à convaincre une star d'y jouer. Pourtant, Saül demeure hanté par sa jeunesse dramatique et par la nostalgie de son amour d'enfance, Hilde, nièce d'Hitler...

Publié pour la première fois en 2013 aux éditions Genèse, *Le cinéma de Saül Birnbaum* reparait à l'occasion de la sortie du film qu'il a inspiré, *Le chemin du bonheur*, réalisé par Nicolas Steil, avec en vedettes Pascale Arbillot, Simon Abkarian, Brigitte Fossey, Mathilda May, Helena Noguerra, Tania Gbarski.... Le film a été sélectionné au Festival du Film Francophone d'Angoulême en 2021 et au Festival du Film d'Amour de Mons en 2022.

Le cinéma de Saül Birnbaum est un roman. À ce titre, l'imaginaire, la fantaisie mais aussi l'humour ont permis à l'auteur Henri Roanne-Rosenblatt de raconter cette histoire avec une certaine distanciation en dépit des liens intimes et biographiques qui l'unissent à son

héros. Pourtant, sous sa plume, on a parfois le sentiment que l'écriture de ce livre a été guidée par une « nécessité cathartique », comme s'il recelait une évidence à un certain moment de sa vie.

Né à Vienne en 1932, réfugié en Belgique après l'*Anschluss*, Henri Roanne-Rosenblatt fut critique de cinéma à la Radio-Télévision Belge. Il est le réalisateur – avec Gérard Valet – de deux longs métrages documentaires, *Chine* (prix du documentaire, Viennale 1972) et *Moi, Tintin* (Sélection officielle Cannes 1977). ■

Article de **Christie Huysmans**
pour **Cinefemmes.be**

Difficile de guérir et de se reconstruire tant que justice n'a pas été rendue. C'est pourquoi nous nous penchons sur les grands procès en lien avec les crimes commis à Auschwitz. Le procès de Rudolf Höß a marqué un grand tournant dans la quête de justice qui a fait suite aux atrocités de la Shoah. Höß, le commandant du camp de concentration et d'extermination d'Auschwitz-Birkenau, a joué un rôle majeur dans l'élimination systématique de centaines de milliers d'innocents. Par ce procès qui s'est tenu en Pologne, la communauté internationale a démontré toute sa volonté de mettre les bourreaux face à leurs responsabilités. Revenons brièvement sur ce procès, avec une attention particulière pour l'importance historique de cet événement, mais aussi pour la soif de justice qu'il symbolise.

LE PROCÈS DE HÖß EN POLOGNE

Rudolf Höß fut nommé commandant du camp de concentration d'Auschwitz en 1940. Sous sa direction, Auschwitz va devenir l'épicentre des opérations génocidaires nazies. Un million de Juifs et d'autres victimes issues de groupes persécutés trouvèrent la mort dans les chambres à gaz d'Auschwitz-Birkenau après avoir enduré de terribles souffrances dans ce camp où le travail forcé, les expériences médicales et les mauvais traitements systématiques rythmaient le quotidien. Höß joua un rôle central dans la mise en œuvre de l'*Endlösung*, le plan par lequel les nazis entendaient débarrasser l'Europe des Juifs. Après une promotion suivie de quelques mois passés à Berlin entre 1943 et 1944, il revint à Auschwitz pour y prendre les rênes de l'*Aktion Höß*, une initiative spéciale qui entraîna la mort de quelque 312 000 Juifs hongrois.

Après la fin de la Seconde Guerre mondiale, Höß échappa à la justice pendant plusieurs mois. Il fut toutefois arrêté à Flensburg (en Allemagne) par des soldats britanniques en mai 1946. Dans un premier temps, il fut entendu en tant que témoin au premier procès de Nuremberg, celui des 24 leaders nazis. Au cours de sa captivité, Höß coucha sur papier sa propre version des faits. Bien qu'il y minimisât son rôle dans le processus de décision génocidaire, ce témoignage écrit constitue une source historique de premier ordre.

Rudolf Höß fut ensuite remis aux autorités polonaises, devant lesquelles il dut assumer la responsabilité de ses actes commis à Auschwitz. Le 11 mars 1947, il comparut devant un tribunal militaire polonais établi à Varsovie. Son procès fut suivi dans le monde entier. Le témoignage de Höß

révéla l'étendue de son implication dans l'élimination massive de millions de personnes, et leva le voile sur les effroyables opérations menées à Auschwitz à travers une description détaillée de la logistique d'extermination, de la construction des chambres à gaz, ou encore du régime de violence instauré au sein du camp. Au cours du procès, les survivants et autres témoins eurent également l'occasion de témoigner contre Höß et d'exposer au grand jour les atrocités dont ils avaient été victimes ou spectateurs. Leurs récits mirent en lumière les indicibles souffrances infligées aux innocents – hommes, femmes et enfants – emprisonnés au camp. Leurs voix résonnèrent comme un hommage aux innombrables vies volées à Auschwitz, mais aussi comme un pressant appel à la justice. Le 2 avril 1947, le tribunal reconnut Rudolf Höß coupable de



© Domaine public

La potence qui servit à pendre Höß fait aujourd'hui partie de la scénographie du Musée national d'Auschwitz-Birkenau



© Fondation Auschwitz / 2010

Rudolf Höß, juste après son exécution à Auschwitz, le 16 avril 1947

toutes les charges retenues contre lui. Il fut ainsi condamné à mort pour crimes contre l'humanité, homicide et extermination, et fut exécuté par pendaison le 16 avril 1947 à Auschwitz, sur l'ancien emplacement de la baraque de la Gestapo, et à un jet de pierre de la villa qu'il avait occupée avec sa famille. Son exécution fut à la fois un acte symbolique de justice, une reconnaissance solennelle du supplice des victimes, et un moyen d'envoyer au monde un message fort : les responsables de ces atrocités ne resteront pas impunis. Malheureusement, la réalité ne fut pas à la hauteur de cette ambition puisque, dans les faits, seuls quelques-uns des 8 000 SS passés à Auschwitz entre 1940 et 1945 furent véritablement condamnés. Le retentissant procès de Rudolf Höß eut pour effet d'éclipser le procès d'Auschwitz, procès qui s'est tenu à Cracovie entre le

24 novembre 1947 et le 22 décembre 1947. Il s'agit du procès de 40 membres du personnel du camp de concentration et du centre d'extermination d'Auschwitz devant le Tribunal suprême de Pologne. Les accusés étaient, outre le commandant du camp Arthur Liebehenschel, les médecins Johann Paul Kremer et Hans Wilhelm Münch, mais aussi 32 officiers, sous-officiers et gardes SS, ainsi que 5 gardiennes. Le tribunal prononça 23 peines de mort, 16 peines d'emprisonnement et un acquittement.

Quoi qu'il en soit, le procès de Rudolf Höß eut un énorme impact historique, marquant une avancée de taille dans la reconnaissance de l'horreur de la Shoah et dans la poursuite de la justice pour des millions de victimes. Ce procès servit de base à d'autres procès à l'encontre de criminels de guerre nazis, et créa un précédent non négligeable en établissant

que les bourreaux pouvaient – et devaient – répondre de leurs actes. De plus, ce procès souligna l'importance de la documentation et des témoignages pour la mémoire historique de la Shoah. Les témoignages des survivants et les aveux détaillés de Höß livrèrent d'incalculables preuves de la gravité des exactions des nazis ; des preuves grâce auxquelles il devint impossible de déformer ou de nier la réalité des faits. Le procès de Rudolf Höß montra également à quel point la communauté internationale était déterminée à demander justice pour les crimes perpétrés pendant la Shoah, et permit aux rescapés de se faire entendre. ■

Frédéric Crahay
Directeur
ASBL Mémoire d'Auschwitz

L'occupation de la Ruhr et de ses sites de production industrielle par des troupes françaises et belges, de janvier 1923 à juillet-août 1925, témoigne de la fragilité des accords de Versailles. Déclenchée par l'arrêt des livraisons de bois allemand, l'invasion débute le 11 janvier 1923. Elle a pour objectif d'occuper les centres de production de charbon, de fer et d'acier de la vallée de la Ruhr pour obtenir les montants dus par l'Allemagne. Cette opération suscite une vague de résistance passive, des mouvements de grève, des incidents et affrontements et des actes de sabotage, repris ensuite par la propagande nazie. Confrontées à leurs propres difficultés économiques, car elles ne tirent pas suffisamment de ressources de cette imposition, la Belgique et la France finissent par accepter les propositions du plan Dawes et retirent leurs troupes en juillet et août 1925.

L'OCCUPATION DE LA RUHR PAR DES TROUPES FRANÇAISES ET BELGES



LE COUP D'ÉTAT RATÉ D'HITLER

Entre 1921 et 1923, l'Allemagne s'enfonce dans une crise financière profonde aux répercussions sociales très graves. Cette situation de crise profite aux partis d'extrême droite, particulièrement virulents à l'égard de la République de Weimar, et dont l'audience sociale s'élargit considérablement. Parmi ces partis, le NSDAP (parti national-socialiste allemand) fondé en 1919, connaît des succès importants, passant du stade de groupuscule à celui de parti organisé, grâce notamment à Adolf Hitler qui en devient le chef en 1921 et le dote de structures importantes, d'un emblème (la croix gammée) et d'un programme en 25 points destiné à restaurer la grandeur d'une Allemagne débarrassée des Juifs, des communistes et des socialistes. En 1923, alors que la crise connaît son paroxysme en Allemagne, du fait notamment de l'occupation de la Ruhr, Hitler pense la situation mûre pour l'organisation d'un coup



© Domaine public pour les trois photos

Cette année, nous vous proposons une nouvelle rubrique qui se penchera sur des faits ou des événements qui se sont déroulés il y a un siècle et qui ont servi de prélude à la Seconde Guerre mondiale et à la Shoah. À travers de brefs textes illustrés, cette rubrique couvrira certains moments clés qui ont changé le cours de l'histoire.



d'État. Il s'inspire de la marche sur Rome de Mussolini (1922) pour tenter de renverser le gouvernement bavarois du monarchiste von Kahr, trop attentiste à ses yeux, et organiser ensuite depuis Munich une marche sur Berlin afin de chasser le gouvernement « rouge » de Stresemann.

Le 8 novembre 1923 au matin, Hitler et ses partisans envahissent une brasserie de Munich (la Bürgerbräukeller) dans laquelle le chef du gouvernement bavarois von Kahr tient un meeting. La réaction très rapide du gouvernement fédéral et de l'armée provoque l'échec du putsch : les 2 000 partisans de Hitler se heurtent dans les rues de Munich à des forces de police importantes. Hitler et Ludendorff sont arrêtés. Le premier sera condamné à cinq ans d'emprisonnement à la forteresse de Landsberg (c'est au cours de cet emprisonnement, finalement ramené à un an, qu'Hitler écrira *Mein Kampf*), le second sera acquitté.



LE SYNDROME DE L'HOLOCAUSTE

LA BATAILLE DES ENFANTS CACHÉS APRÈS LA GUERRE

La Shoah est l'un des chapitres les plus sombres de l'histoire de l'humanité ; un chapitre qui n'a laissé derrière lui que souffrances et désolation. Parmi ses innombrables victimes, on retrouve les « enfants cachés », de jeunes Juifs qui sont parvenus à survivre au régime nazi en dissimulant leur véritable identité. Ces enfants ont certes échappé à une mort imminente, mais leur vie fut profondément bouleversée. Dans cette rubrique, nous nous intéresserons au « syndrome de l'Holocauste » des enfants cachés, ainsi qu'aux difficultés émotionnelles et psychologiques dues à la guerre qui firent parfois obstacle à leur reconstruction.

Pendant la Shoah, les parents de nombreux enfants juifs furent placés devant un choix quasi impossible : se cacher ou s'exposer à une mort quasi certaine. De leur côté, les enfants dits « cachés » furent obligés de dissimuler leur véritable identité et, bien souvent, de changer de nom pour cacher leurs origines juives. Ces enfants vécurent la peur au ventre, contraints de s'en remettre au courage et à la bienveillance d'étrangers pour trouver un abri sûr. Cette période de clandestinité eut un profond impact sur leur bien-être psychologique et provoqua chez eux un « syndrome de l'Holocauste ».

Qui est un ensemble de symptômes psychologiques et émotionnels qui peuvent se manifester

chez des personnes directement ou indirectement touchées par l'Holocauste. Il faut ici souligner qu'il ne s'agit en aucun cas d'un diagnostic clinique, mais plutôt d'un cadre conceptuel utilisé pour décrire les effets à long terme de l'Holocauste sur les survivants et leurs descendants, ainsi que sur les communautés touchées par le génocide. Les expressions « syndrome des camps de concentration » ou « syndrome du survivant » sont également employées pour les déportés qui sont revenus des camps de concentration. Les traumatismes, les pertes et les persécutions eurent un impact dévastateur et permanent sur les victimes et les témoins. Le syndrome inclut une série de troubles psychologiques, émo-

tionnels et sociaux dus à cette terrible expérience. Voici les principales manifestations de ce syndrome :

- *Sentiment de culpabilité* : de nombreux rescapés se sentent coupables d'avoir survécu alors que des millions de personnes n'ont pas eu cette chance.

Cette culpabilité découle bien souvent d'un sentiment de responsabilité ou de remords, et peut avoir un impact conséquent sur la santé mentale des survivants.

- *Trouble de stress post-traumatique (TSPT)* : les rescapés peuvent souffrir de TSPT, un trouble psychiatrique caractérisé par des souvenirs intrusifs, des flashbacks, des cauchemars, une hypervigi-



Beaucoup d'enfants souffrent d'un sentiment d'isolement et ont du mal à tisser des liens avec les autres

lance et des comportements d'évitement. Ces symptômes peuvent perturber le quotidien et le fonctionnement des personnes qui en souffrent, et persistent parfois longtemps après l'événement traumatisant en question.

- *Dépression et anxiété* : les horreurs vécues peuvent favoriser le développement de troubles anxio-dépressifs. Les survivants peuvent être accablés par un sentiment constant de chagrin, de désespoir, de peur et d'inquiétude lié aux expériences traumatisantes et aux difficultés auxquelles ils ont été confrontés ensuite.

- *Perte de foi et de sens* : la Shoah a ébranlé les fondements mêmes de la foi et des convictions de nombreux rescapés. Les souffrances et les pertes incommensurables dont ils ont été témoins ou victimes peuvent entraîner chez eux une remise en question de certaines croyances, mais aussi du sens de la vie et de l'espoir d'un monde humain et juste.

- Les expériences traumatiques peuvent affecter la capacité des rescapés à nouer de vraies *relations de confiance*.

- Après avoir perdu leur famille et leur communauté, beaucoup souffrent d'un *sentiment d'isolement* et ont du mal à tisser des liens avec les autres.

- *Crise identitaire et culturelle* : les survivants sont bien souvent en proie à des questionnements relatifs à leur identité juive, à leur appartenance à cette communauté et, de manière plus générale, à leur place au sein de la société.

Il est important de préciser que ce syndrome ne concerne pas uniquement les survivants. Il peut également toucher leurs descendants, les survivants de deuxième ou de troisième génération. Ces personnes peuvent souffrir d'un traumatisme transgénérationnel et hériter des répercussions psychologiques et émotionnelles à travers les histoires racontées par leurs proches, les souffrances passées sous silence ou encore les bouleversements de la dynamique familiale.

La compréhension et le traitement du « syndrome de l'Holocauste » requièrent de la sensibi-

lité, du soutien et des soins spécialisés. Pour offrir aux rescapés et à leurs descendants l'aide dont ils ont besoin, les professionnels de la santé mentale impliqués doivent non seulement s'y connaître en traumatismes, mais également faire preuve d'une bonne maîtrise du contexte historique et culturel. La prise en charge passe généralement par des séances de thérapie, la participation à des groupes de soutien, la sensibilisation de la communauté et le partage de récits. Le but de ces initiatives est double, puisqu'elles visent, d'une part, à améliorer la résilience des individus concernés et, d'autre part, à veiller à ce que personne n'oublie les crimes passés.

Ce syndrome englobe une série de symptômes psychologiques et émotionnels nés des traumatismes vécus par les enfants cachés au fil de la guerre. Ces symptômes incluent la culpabilité du survivant, l'anxiété, la dépression, le trouble de stress post-traumatique (TSPT) et une profonde crise identitaire. La culpabilité du survivant est un symptôme particulièrement fréquent, car la plupart des enfants



cachés se sentent terriblement coupables d'avoir survécu alors que leur famille a été exterminée. Combiné aux atrocités dont ces enfants furent témoins ou victimes, ce sentiment de culpabilité est source de profondes cicatrices mentales.

Difficultés d'après-guerre

La fin de la guerre et la Libération furent loin de mettre un terme à la tourmente des enfants cachés. Coupés de leur héritage juif et lâchés dans un monde où leur vécu ne suscita ni intérêt ni empathie, ils vécurent leur réintégration au sein de la société comme un véritable parcours d'obstacles. Victimes de discrimination et tourmentés par leurs propres questionnements identitaires, de nombreux enfants cachés se sentirent complètement marginalisés, ce qui ne fit qu'aggraver leurs difficultés, car ils durent se construire une nouvelle vie sans pouvoir compter sur le soutien de leur famille ou de leur communauté.

Effets à long terme

Il ne faut pas non plus sous-estimer

les effets à long terme des cicatrices psychologiques qui affectèrent les relations, les choix professionnels et le bien-être général des enfants cachés. De nombreux survivants eurent du mal à nouer des relations intimes, à faire confiance aux autres et à faire preuve d'amour-propre. Leur capacité à mener une vie épanouissante fut définitivement compromise par les pertes et les traumatismes qu'ils endurèrent.

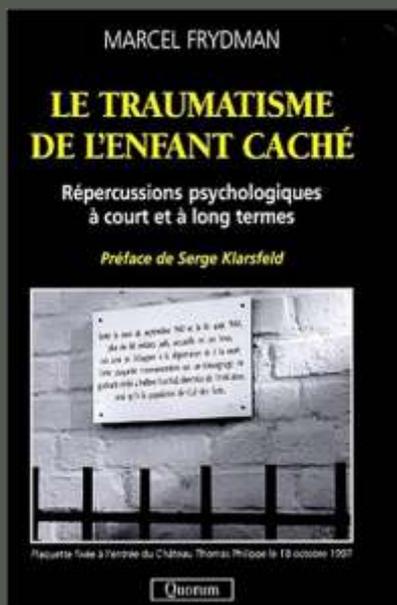
De nombreux enfants cachés souffrent également d'anxiété chronique, d'hypervigilance et de méfiance généralisée. Incapables de se départir d'un état d'alerte permanent causé par des années de clandestinité, ils se sentent particulièrement vulnérables et peinent à nouer de vraies relations de confiance. Les cauchemars, les flashbacks et les pensées intrusives sont des symptômes couramment associés au trouble de stress post-traumatique (TSPT), qui va bien souvent de pair avec le « syndrome de l'Holocauste ».

Dans un grand nombre de cas, les enfants cachés ont perdu leurs

parents, ce qui a compliqué leur réintégration après la Seconde Guerre mondiale au point d'entraîner certains d'entre eux dans des conflits politico-religieux. Privés de leur famille et de leur communauté, les enfants cachés se sont retrouvés seuls et isolés. Sans système de soutien ni possibilité de partager leur ressenti avec des personnes capables de comprendre leur parcours unique, beaucoup d'entre eux se sentent marginalisés et complètement déconnectés de la société.

Prise en charge et guérison

Les enfants cachés ont su faire preuve d'une force et d'une résilience incroyables dans leurs tentatives de guérison et de reconstruction. De nombreux survivants ont suivi une thérapie ou rejoint des groupes de soutien pour surmonter leur traumatisme, et ont trouvé du réconfort dans des échanges avec d'autres personnes au parcours similaire. C'est ainsi que l'ASBL l'Enfant Caché a vu le jour en Belgique en 1991, même si les anciens enfants cachés n'ont pas attendu sa créa-



L'ouvrage comporte deux parties distinctes indissolublement liées. L'auteur se proposait d'appréhender le traumatisme des enfants juifs cachés sous l'occupation Nazie, de le préciser, mais également d'analyser les répercussions à court et long termes. À cette fin, Marcel Frydman a eu recours à deux approches complémentaires. Dans un premier temps, une étude autobiographique lui a permis d'évoquer l'expérience vécue et les conditions auxquelles la plupart des bambins ou des adolescents juifs ont été soumis en les éclairant, cependant, par le point de vue du psychologue, enrichi à la suite d'une activité professionnelle et d'une série de recherches successives consacrées aux enfants privés du milieu familial. Dans un second temps, deux études cliniques à caractère rétrospectif se rapportant, d'une part, à un échantillon d'adultes qui avaient été des enfants cachés,

mais qui ont retrouvé leurs parents après la Libération et, d'autre part, à un groupe d'orphelins dont les parents périrent dans les camps, ont révélé, chez les uns et les autres, des séquelles dont l'empreinte semble bien indélébile. L'auteur, après avoir souligné le caractère indicible du traumatisme et son incidence au niveau de la personnalité actuelle de l'individu, s'est efforcé d'expliquer le long silence des enfants cachés dont la souffrance a été intériorisée. Il a identifié des traits de personnalités spécifiques, relevé une vulnérabilité particulière, mais aussi la difficulté de transmission à la deuxième génération. Enfin, il a fait apparaître le rôle crucial que présente le témoignage des enfants cachés en proposant de l'insérer dans une véritable préparation des jeunes à la vie sociale centrée sur la prévention du racisme et la construction d'un monde plus fraternel.

tion pour se retrouver au sein de groupes de parole. Certains se sont tournés vers l'activisme et ont voué leur vie à l'enseignement, à la mémoire et à la poursuite de la justice. En partageant leur histoire et en cherchant l'apaisement, les enfants cachés ont joué un rôle crucial dans la sensibilisation à la Shoah et à ses conséquences à long terme. Malgré les énormes obstacles qu'ils ont dû surmonter, les enfants cachés ont fait preuve d'une extrême résilience dans la reconstruction de leur vie après la guerre.

Les initiatives éducatives et les musées dédiés à la mémoire de l'Holocauste ont également joué un rôle de taille en offrant à ces enfants cachés l'opportunité de raconter leur histoire. Ces initiatives ont pour but de parler de la Shoah aux générations futures afin d'éviter que de telles atrocités se reproduisent, mais aussi de tendre la main aux enfants cachés et de reconnaître leur peine. Celles et ceux qui furent contraints de dissimuler leur identité et d'endurer de cruelles privations souffrent encore des effets à long terme de leurs expériences trau-

matissantes. Aujourd'hui, ces rescapés veulent retrouver la paix, reconstruire leur vie et veiller à ce que le monde n'oublie jamais les atrocités dont ils furent témoins. Mais pour beaucoup d'entre eux, le chemin de la guérison sera encore long. ■

Frédéric Crahay
 Directeur
 ASBL Mémoire d'Auschwitz

DE QUOI TÉMOIGNE L'ENFANT CACHÉ ?

Une éducation au silence

En Belgique, plus de la moitié des enfants juifs (de moins de quinze ans) ont échappé à la déportation, principalement en étant cachés. Au-delà de la diversité et de la complexité des situations (en raison de la structure familiale, des lieux et conditions de la cache, du nombre de caches, et bien entendu du sort des parents), l'expérience des enfants cachés est globalement marquée par le silence. La clandestinité explique évidemment qu'ils aient difficilement trouvé des espaces où s'exprimer sur le moment. Dans certains lieux d'accueil collectifs (couvents, orphelinats), les témoins rapportent des échanges entre pairs, mais d'autres enfants étaient cachés seuls ou avaient l'impression de l'être, laissés dans l'ignorance que leur lieu de cache était partagé par d'autres enfants dans la même situation. Beaucoup d'anciens enfants cachés estiment que leurs années d'enfance leur ont été volées, ce que l'un d'eux formule de la sorte : « Je suis né à l'âge de six ans et demi. Quand je reviens de la cachette. »

Mais pour les enfants juifs, la Libération n'implique pas de retour à

la normale. Ils se découvrent orphelins d'un ou deux parents, s'installent dans une longue attente de nouvelles concernant les déportés, restent dans leur milieu d'accueil ou sont déplacés, parfois repris par des membres plus éloignés de la famille. Quand ils retrouvent un parent, il leur est souvent difficile de le reconnaître tant celui-ci est affecté par la déportation ou la clandestinité.

Face à la lourde tâche de la reconstruction – psychique, économique, professionnelle – de la communauté juive, la mémoire des années de cache n'apparaît pas comme une priorité, d'autant plus que les anciens enfants cachés s'entendent souvent dire qu'ils ont eu « de la chance » par rapport aux déportés. La plupart n'avaient pas conscience de la spécificité de leur vécu. Les témoignages sont émaillés de séquences où s'expriment, au passé ou au présent, des phénomènes d'auto-délégitimation, de hiérarchisation voire de concurrence entre les souffrances. Ils témoignent ainsi fréquemment de leur position « privilégiée » par rapport aux déportés, ce qui ne les empêche pas de parler par délégation

des morts, en ce qu'ils sont les derniers à avoir vécu la Shoah et à pouvoir témoigner : « Nous qui ne sommes pas passés par cette cheminée, nous avons un devoir envers les plus jeunes et ceux qui suivront », dit une ancienne enfant cachée. Certains verbalisent également les différences entre anciens enfants cachés, en fonction de leur âge, du sort des parents, ou de la « qualité » de leur cache.

Le phénomène d'auto-délégitimation marque en réalité les témoignages de la Shoah de manière transversale. On peut à cet égard penser aux mots de Primo Levi estimant que la parole des survivants restait forcément en-deçà de la réalité des personnes assassinées : « Je le répète, ce n'est pas nous les survivants qui sommes les vrais témoins [...] Ceux qui l'ont fait, qui ont vu la Gorgone, ne sont pas revenus pour raconter, ou sont revenus muets, mais ce sont eux, les « musulmans », les naufragés, qui sont les témoins intègres. » (Primo Levi, *Les Naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, Arcades, Gallimard, 1989, p. 82)



SUR LES TRACES DE LA
SHOAH
EN POLOGNE



15/07/2024
22/07/2024



UN VOYAGE D'ÉTUDES UNIQUE DE 1300 KM DANS LE SUD-EST DE LA POLOGNE PENDANT HUIT JOURS

UN VOYAGE **WARZAWA**
HISTORIQUE **ŁÓDŹ**
ET MÉMORIEL **RADOM**
PARTANT **LUBLIN**
DES ANCIENS **ZAMOŚĆ**
GHETTOS **WŁODAWA**
PASSANT PAR **SIEDLCE**
LES LIEUX DE
RASSEMBLEMENT ET **CHEŁMNO NAD NEREM**
DE DÉPORTATION **MAJDANEK**
ET TERMINANT **BEŁŻEC**
PAR LES CENTRES **SOBIBÓR**
D'EXTERMINATION **TREBLINKA**

Prix par personne € 750 sur base de chambre double

€ 900 sur base de chambre simple

Compris dans le prix Billets d'avion aller-retour (Zaventem-Varsovie)

Transport privé sur place

Guides francophones

Accès aux musées et aux sites historiques

7 nuits dans des hôtels confortables

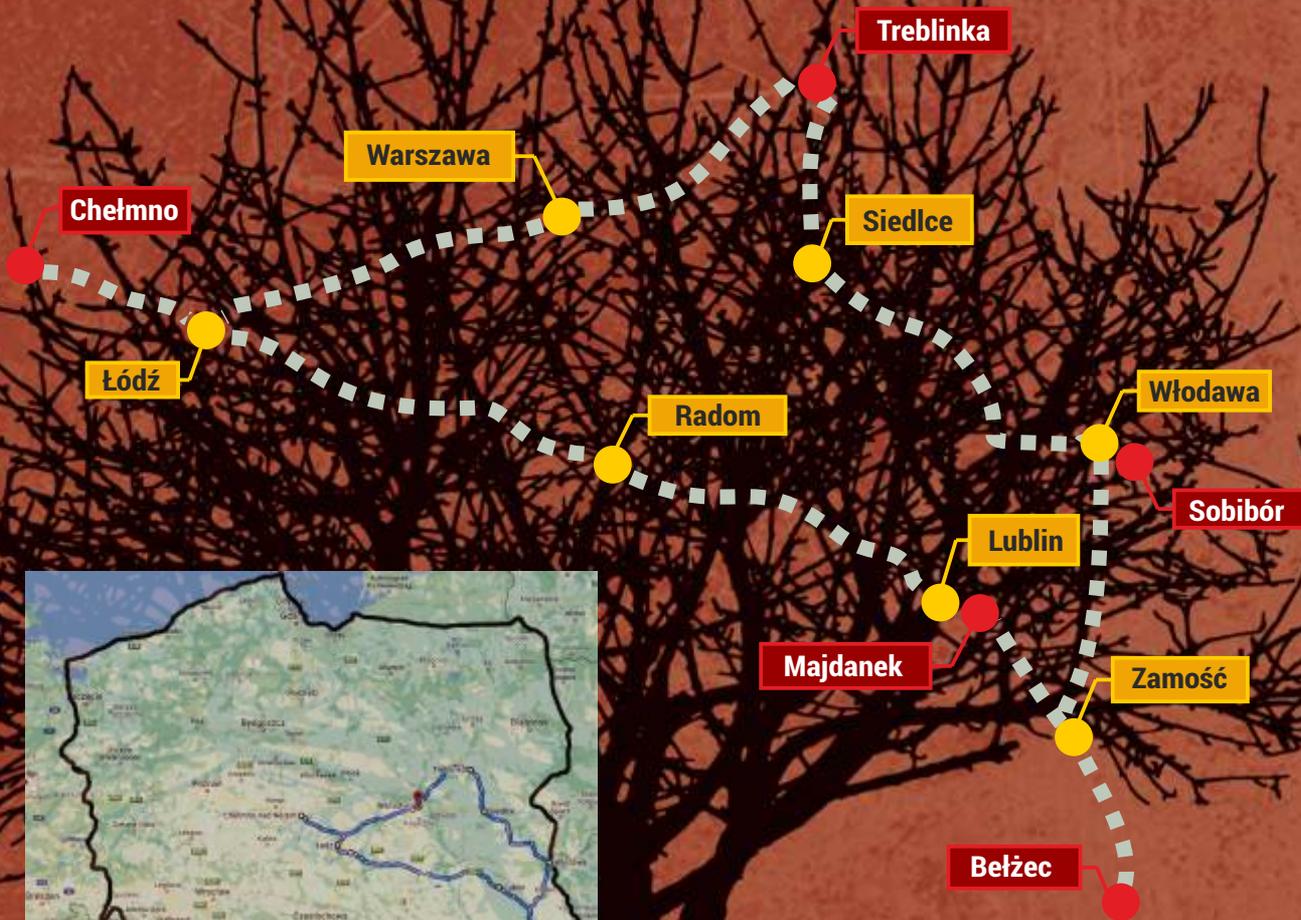
Buffet petit-déjeuner complet chaque jour

Repas chauds à chaque déjeuner et chaque dîner

Support logistique

Informations pédagogiques

Modalités de paiement 3 mensualités (janvier/février/mars 2024)



Qui peut participer ?

Chaque personne étant intéressé par l'histoire de la Shoah. Il n'est pas nécessaire que vous soyez actif dans le domaine de l'enseignement

Inscriptions et renseignements via :

info@auschwitz.be

Journée de formation :

Attention ! Le nombre de participants est limité à 20

Les premières inscriptions :

Une journée de formation est prévue en juin pour permettre à chacun de suivre les visites guidées de manière confortable
Les cinq premiers inscrits recevront en cadeau le livre « Le cœur de la Shoah » par Stephan Lehnstaedt



PROGRAMME

JOUR 1

Arrivée à Varsovie
Ancien ghetto de Varsovie
Umschlagplatz

JOUR 2

Ancien ghetto de Litzmanstadt
(Actuellement Łódź)
Umschlagplatz
Musée *Radegast*
Ancien cimetière juif
Explication des rituels juifs
Chetmno-nad-Nerem
Visite guidée des deux sites

JOUR 3

Traces de la présence juives et
de l'ancien ghetto de Radom
Lublin :
Musée *Teatr NN*
Ancienne Yeshiva et synagogue avec
explications sur la culture juive
Ancien cimetière juif

JOUR 4

Majdanek : visite guidée de l'ancien camp
de concentration et centre de mise-à-mort
Umschlagplatz
Visite de l'ancien quartier général
d'*Aktion Reinhardt* et temps libre dans la ville
Découverte de la cuisine judéo-polonaise

JOUR 5

Zamość :
Visite guidée de l'ancien ghetto
Mémorial de l'ancienne prison *Rotunda*
Umschlagplatz
Beżec :
Visite guidée du site et du musée
Temps libre

JOUR 6

Włodawa :
Visites des deux synagogues avec
explications sur la culture juive
Umschlagplatz
Sobibór
Visite guidée du nouveau site
et du musée, temps libre

JOUR 7

Siedlce :
Visite de l'ancien ghetto, de l'ancien
cimetière juif et de l' *Umschlagplatz*
Treblinka :
Visite guidée du site
Cérémonie de clôture et temps libre

JOUR 8

Varsovie :
Matinée et déjeuner libre
Possibilité de visiter le musée *POLIN*
Retour



Retrouvailles de Jerry Rubin et Andrée Geulen lors du tournage de *Comme si c'était hier*

Le temps de la parole

Pour toute une série de raisons, donc, les anciens enfants cachés gardent le silence, de sorte que leur expérience est essentiellement documentée par des discours produits bien longtemps après les faits.

À partir des années 1970, la mémoire de la Shoah entre dans la sphère publique. À la même période, en Belgique comme ailleurs, l'intérêt pour les victimes juives du nazisme connaît un essor considérable (des films importants jouent le rôle de catalyseur, comme *Shoah* de Claude Lanzmann en 1985 ou *La liste de Schindler* de Steven Spielberg en 1993). Les campagnes de témoignages concernant les Juifs de Belgique gagnent progressivement en intensité. C'est ce qu'Annette Wieviorka appelle « l'ère du témoin ». En 1978, Myriam Abramowicz décide de consacrer un livre, qui deviendra le film *Comme si c'était hier*, au sauvetage belge d'enfants juifs. Avec Esther Hoffenberg, elle interviewe des sauveurs (membres du Comité de Défense des Juifs, ecclésiastiques, ...), donnant à voir le maillage entre individus, institutions officielles et

réseaux juifs. Mais la parole est aussi donnée, dans une seconde partie du film, aux anciens enfants cachés. Lorsque le film est diffusé dans le cadre de l'émission *L'écran témoin*, la RTBF reçoit énormément d'appels téléphoniques. Pendant quatre ans, le film est abondamment montré, surtout aux États-Unis. Chaque projection suscite des témoignages spontanés d'anciens enfants cachés. Cela débouche sur la première réunion internationale des enfants cachés à New York en mai 1991. 1600 anciens enfants cachés, venus de vingt-huit pays, mais aussi plusieurs sauveurs, sont présents. Dans la foulée, l'association américaine de « L'enfant caché » est créée, et au retour, les participants créent leurs propres associations nationales (en 1991 également pour la Belgique). Alors que les derniers survivants des camps sont en train de disparaître, les anciens enfants cachés sont autorisés, autant qu'ils s'autorisent, à prendre la parole. Désormais à la retraite, cette génération se trouve à un moment où non seulement elle a du temps à réinvestir, mais aussi où, face aux petits-enfants, elle se retrouve en

situation de transmission. La génération des anciens enfants cachés constitue à présent l'essentiel des campagnes de témoignages qui se poursuivent. Des dispositifs pédagogiques spécifiques ont été créés (tels que la valise pédagogique « Sophie, l'enfant cachée » du Centre communautaire laïc juif) et ce type de témoignage, par le pont qu'il invite à jeter entre l'enfant caché d'hier et les enfants d'aujourd'hui, est devenu un élément central dans la transmission de la mémoire de la Shoah.

De quoi témoigne l'enfant caché ?

Si tout témoignage est soumis aux aléas de la mémoire (oublis, réinterprétations *a posteriori*), celui de l'ancien enfant caché doit composer avec le « handicap » supplémentaire du stade de connaissance et de compréhension qu'ils avaient à l'époque : qu'a-t-il compris ? que lui a-t-on expliqué ? de quelle connaissance a-t-on voulu le protéger ? Un témoin explique : « Le choc est venu par après. C'est-à-dire que pour moi, 'déportation' ne voulait encore rien dire, je vivais dans une période heureuse et le mot

Juillet 1944. Adolphe Nysenholc, accompagné de ses sauveurs, M. et Mme Joost et Catherine Verleyen-Van Heymbeek, et de leur famille



'déportation' ne voulait pas dire mort ou disparition.» La mémoire des événements est ainsi parfois moins factuelle (identité des personnes, dates) que sensorielle (souvenirs d'ambiances, de sensations). On retrouve d'ailleurs cette caractéristique dans les œuvres littéraires retraçant le parcours d'enfants cachés, comme *Bubelè l'enfant à l'ombre* d'Adolphe Nysenholc (2007) ou *Talon d'Achille* d'Hélène Wajsbord (2022).

Mais le récit des anciens enfants cachés n'en demeure pas moins un discours historique. Suivant un axe chronologique, les témoignages commencent en général par des descriptions de la vie familiale, des rassemblements à l'occasion des fêtes religieuses, des métiers des parents et des relations avec la famille restée dans les pays d'origine. C'est donc d'abord d'un monde enfoui dont témoignent les anciens enfants. Ils témoignent également de la brisure de la guerre dans leur quotidien d'enfants, suivant la succession des mesures antijuives prises par l'occupant (inscription au registre des Juifs, couvre-feu, départ pour le travail obligatoire, exclu-

sion scolaire, port de l'étoile, convocations à la Caserne Dossin à Malines, etc.). À hauteur des enfants qu'ils étaient, ils racontent les amitiés interrompues par l'entrée en clandestinité ou par l'antisémitisme, ainsi que l'école qu'ils quittent à regret ou en se réjouissant.

Au terme d'un « passage » (différemment vécu selon qu'il ait été annoncé ou pas, géré par les parents ou par une personne inconnue de l'enfant, décrit comme une aventure ou comme un arrachement), l'enfant devient proprement un « enfant caché ». La clandestinité induit souvent une forme de solitude, malgré l'accueil fréquent dans des milieux collectifs. Dans leurs récits, les témoins s'attardent sur l'étrangeté de la nouvelle identité qu'ils doivent endosser du jour au lendemain, et bien souvent de la crainte de perdre ceux qu'ils étaient. La rencontre avec la religion catholique (le plus souvent) prend une place conséquente dans les témoignages, d'autant plus quand les enfants sont accueillis dans des couvents ou pensionnats religieux, ou tombent sur des familles pratiquantes. Bien

souvent contraints de fréquenter la messe, certains sont touchés par la magnificence du rite (jusqu'à être tentés par la conversion), là où d'autres expriment une sorte de rejet et de dissociation (et résistent parfois à des pressions de leur entourage pour qu'ils acceptent le baptême). Ce phénomène va souvent de pair avec la peur de perdre leur identité juive, ce que certains combattent en lisant ou récitant des textes religieux juifs, ou en se parlant intérieurement en yiddish. Pour beaucoup d'enfants, qui vivaient essentiellement dans des villes, la période de la cache signifie aussi la découverte des villages et de la campagne, jugés plus sûrs. Hélène Wajsbord aborde ceci dans le récit qui porte sur son expérience d'enfant cachée, *Talon d'Achille*, par le prisme de sa fascination pour une vie simple, calquée sur le temps des saisons, aux antipodes de son quotidien parisien avant la clandestinité.

Les anciens enfants cachés témoignent également des conditions de leur cache, de qualités diverses. Sans présager des proportions de « bonnes » ou de « mauvaises » caches, la plupart des



Après-guerre. Home des Hirondelles ouvert par l'AIVG entre 1945 et 1955, Boulevard Graindor à Anderlecht

témoins font de leur récit une occasion pour exprimer leur reconnaissance et leur admiration envers leurs sauveurs. Certains sont même tout à fait conscients de l'apport éducatif positif des adultes qui les ont cachés pendant la guerre, venant parfois compenser des relations compliquées avec les parents.

La reconnaissance des sauveurs, via des cérémonies d'hommage ou l'octroi du titre de Justes parmi les Nations (par l'Institut international pour la mémoire de la Shoah Yad Vashem), apparaît souvent comme le déclencheur de la parole mémorielle. C'est d'ailleurs un des objectifs de l'association de l'Enfant caché. Pour autant, le discours des anciens enfants cachés n'est pas purement hagiographique. Certains rapportent des cas de mauvais traitements ou d'accueil motivé par des raisons économiques. Mais surtout ils racontent comment, malgré la reconnaissance et l'affection, la relation avec les familles ou les adultes encadrants peut se teinter d'ambiguïté et de complexité. Comme l'explique une témoin : « Je lui en voulais un peu au début, je ne savais pas qu'en somme elle me sauvait la vie... Moi j'aurais bien voulu qu'elle me jette dehors et que je retourne chez mes parents. » Cette position de « débiteur » involontaire peut

être difficilement tenable et renforce l'impression d'être un objet ballotté entre les volontés des adultes. Elle se rejouera à la Libération, lorsque d'autres adultes (les parents, des proches plus éloignés, des responsables de l'Association des Israélites victimes de la Guerre) viennent reprendre des enfants qui se sentaient bien auprès de leurs sauveurs. Beaucoup évoquent la tristesse de la séparation, mais aussi le maintien des contacts avec les familles sur la longue durée, leur présentant des années plus tard leurs propres enfants.

Enfin, les anciens enfants cachés, lorsqu'ils sont invités à livrer le récit de leur vie (et pas seulement des années de guerre), témoignent également du processus qui les a menés à témoigner. Beaucoup racontent des difficultés psychologiques, qu'ils lient plus ou moins explicitement aux années de guerre. Ils évoquent le long silence auquel ils ont été ou se sont contraints, dont les facteurs divergent évidemment d'une trajectoire à l'autre. Dans les années 2000, endosser le rôle de témoins, par oral auprès d'institutions mémorielles, lors de commémorations ou en contexte scolaire, ou par écrit, devient courant. Le terme « enfant caché » est enfin utilisé publiquement, et la mémoire a enfin trouvé un cadre où

s'épanouir. Pour ceux qui ont rejoint l'association de l'Enfant caché ou l'une ou l'autre initiative mémorielle, ils réalisent qu'ils ne sont plus seuls, et s'appuient sur un collectif pour articuler un récit sur leur passé. Il s'agit d'un moment d'importance que thématisent nombre de témoins, comme cette ancienne enfant cachée qui s'est impliquée dans l'association : « Je suis arrivée à surmonter et à le vivre mieux que je ne le vivais avant, mais c'est depuis qu'on a créé l'association L'Enfant caché et que j'ai pris conscience surtout que je n'étais pas la seule. » Être un (ancien) enfant caché devient une identité au présent. Le temps de l'enfant caché, qui est le temps du témoignage, s'apparente ainsi à une « sortie de guerre différée », comme l'exprime une témoin : « Je remercie l'intervieweuse pour sa gentillesse, d'être venue me chercher, de me sortir de mon petit trou où je me cachais. » Par ces mots de remerciements, l'ancienne enfant cachée vient fermer le cercle d'une expérience historique traumatique, ouvert par l'entrée en clandestinité des décennies plus tôt. ■

Sophie Milquet
Chercheuse à la
Fondation de la
Mémoire contemporaine

JE NE SAVAIS PAS QUE C'ÉTAIT 'MAL' D'ÊTRE JUIF, C'ÉTAIT COMME SI ON M'AVAIT DIT QUE J'ÉTAIS 'AUVERGNAT'

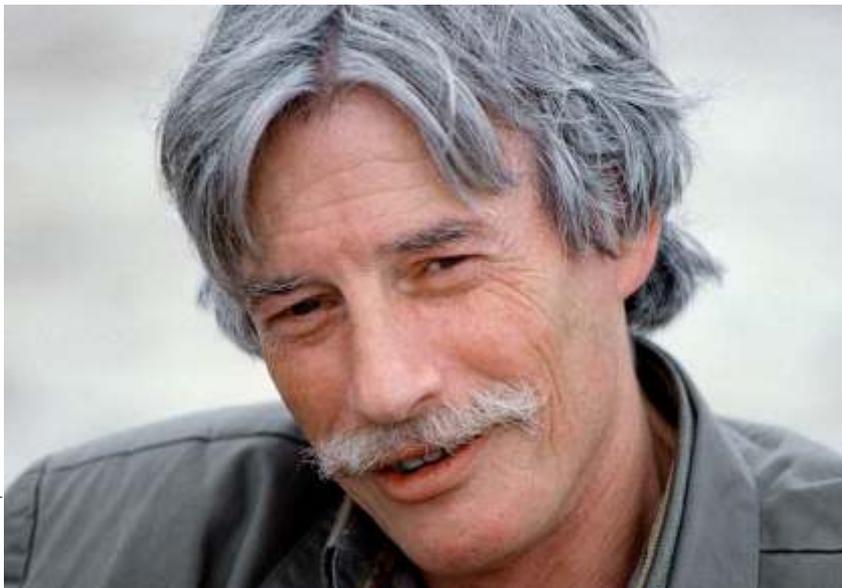
Jean Ferrat

Les Juifs qui ont survécu à la Shoah étaient bien souvent les seuls rescapés de leur famille. Certains d'entre eux sont sortis vivants des camps, d'autres ont vécu dans la clandestinité, des enfants cachés par des familles non juives ou des institutions catholiques, d'autres ont échappé au danger grâce à des initiatives comme le Kindertransport. Les événements tragiques vécus par ces enfants – parfois même après la Libération – ne leur attirèrent toutefois que peu de sympathie, et leur vécu et leurs souvenirs furent longtemps ignorés. Certains d'entre eux n'en connurent pas moins un destin exceptionnel.

Jean Tenenbaum, mieux connu sous le nom de Jean Ferrat, est le fils de Mnacha (version yiddish du prénom biblique Manassé, en hébreu Menachè) Tenenbaum, Russe de confession juive, immigré en France en 1905 et naturalisé Français en 1928, et d'Antoinette Malon, une Française née à Paris en 1888. Mnacha Tenenbaum, Russe de confession juive, émigre en France en 1905. Pendant la Première Guerre mondiale, il est engagé volontaire et affecté comme ajusteur dans un atelier d'aviation. Durant cette période, il rencontre Antoinette Malon, ouvrière dans une entreprise de fleurs artificielles, et l'épouse le 8 décembre 1917. Après son mariage, celle-ci quitte son emploi pour élever leurs enfants : Raymonde (née en 1916 à Paris) et André (né en 1918 à Draveil). Peu après la fin de la guerre, la famille s'installe à Vaucresson, où naissent Pierre (en 1925) et Jean (le 26 décembre 1930). Mnacha est artisan joaillier et compose pièces et parures pour des commanditaires parisiens. À l'époque de sa

naturalisation, il est assez aisé pour régler la totalité des droits afférents, pourtant assez élevés. En 1935, la famille quitte Vaucresson et s'installe à Versailles. Chez les Tenenbaum, on apprécie la musique et le chant. Jean Ferrat confiera d'ailleurs : « Mon père et ma mère m'ont communiqué leur passion de la musique et du chant. Ils allaient souvent à l'Opéra-Comique et ma mère, qui avait une jolie voix de soprano, chantait *Lakmé* et *Manon*. Je crois qu'elle aurait aimé être chanteuse. À la maison, les jeunes chantaient Trenet et les moins jeunes Tino Rossi et Jean Lumière. » Son père, qui est de nouveau engagé volontaire en 1939, est cependant touché par les mesures anti-juives du gouvernement de Pétain (1940 et 1941). En 1942, il est astreint au port de l'étoile jaune, mais se croit protégé par son statut de Français et d'époux d'une non-juive : il refuse de partir pour la zone libre. Peu après, durant l'été 1942, il est arrêté et interné au camp de Drancy, puis déporté par le convoi 39 du

30 septembre 1942 à Auschwitz, où il est assassiné. Jean est caché un moment par des militants communistes, puis se réfugie en zone libre avec sa mère, sa sœur et ses frères. En juin 1944, la famille décide de partir pour Cerdagne afin d'éviter les affrontements liés à la Libération. Les choses se compliquent toutefois à Perpignan : la sœur de Jean est retenue par la Gestapo à la citadelle de la ville, tandis que l'un de ses frères se cache dans la montagne et que sa mère est interrogée par la Gestapo. Jean loge alors à l'hôtel avec sa tante pendant un peu plus d'un mois, jusqu'à ce que sa sœur soit libérée. La famille gagne ensuite Toulouse, où elle est hébergée un temps par les parents de la belle-sœur de Jean, puis par une famille de paysans de l'Ariège, grâce aux réseaux de résistants dont fait partie le beau-père de Pierre Tenenbaum. Sur ces années, Jean Ferrat s'exprimera peu : « Un jour de 1941, ma mère m'a appelé : "Il faut que je te dise quelque chose : ton père est juif." Puis mon père a dû porter



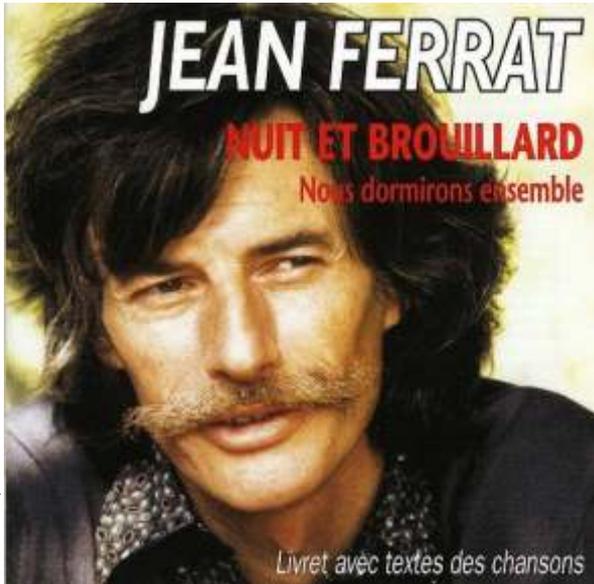
◀ Son esprit libre lui vaut quelques fois des difficultés avec les dirigeants de la radio et de la télévision

l'étoile. Nous, on devait la porter mais on ne l'a pas fait. A commencé une période très dure pour la famille. Finalement, mon père a été arrêté un jour, sans doute dans la rue ; il a été interné plusieurs mois en France [...] et puis on n'a plus eu de nouvelles. Et on a su, des années après, qu'il avait été déporté et qu'il était mort à Auschwitz. Il y a une partie de moi qui est devenue adulte très vite. Le racisme, le nazisme, j'ai découvert ça à 11 ans. Je ne savais pas que c'était "mal" d'être juif. Sur le moment c'est comme si on m'avait dit que j'étais auvergnat. J'ai vite compris que ce n'était pas tout à fait pareil. Ce fut d'abord une blessure, ensuite une révolte. Je ne pourrai jamais plus tolérer le racisme sous quelque forme que ce soit. » Jean doit quitter l'école pour aider financièrement sa famille. Sans diplôme ni expérience, il est embauché comme aide-chimiste dans un laboratoire. De manière à progresser, il prend des cours du soir puis poursuit pendant plusieurs années un cursus au Conserva-

toire national des arts et métiers en vue de devenir ingénieur chimiste, ceci tout en prenant des cours de théâtre et en expérimentant l'interprétation et l'écriture musicale. En 1954, il quitte le métier de chimiste pour pouvoir se consacrer pleinement à la vie artistique et la chanson. Il passe alors sans grand succès quelques auditions et fait des apparitions au cabaret sous le nom de Jean Larroche. En 1956, il met en musique *Les Yeux d'Elsa*, poème de Louis Aragon. C'est André Claveau, alors fort en vogue, qui interprète la chanson et apporte ainsi un début de notoriété à Jean, qui se produit très régulièrement au cabaret parisien La Colombe de Michel Valette, en première partie de Guy Béart. La même année, une jeune chanteuse, Christine Sévres, dont il a fait plus tôt la connaissance, reprend quelques-unes de ses chansons. Il vit également avec elle à partir de 1957. Sa rencontre en 1959 avec Gérard Meys lance définitivement sa carrière. Il signe alors un contrat chez Decca et, l'année suivante,

sort son second single, *Ma Môme*, qui devient son premier succès. Après avoir vu sur une carte de France la ville de Saint-Jean-Cap-Ferrat, il décide de prendre le nom de Jean Ferrat. En 1961, il rencontre Zizi Jeanmaire, pour laquelle il écrit *Eh ! L'amour* et *Mon bonhomme*. Son premier 33 tours, *Deux enfants au soleil*, sort en 1961 et reçoit le prix de la Sacem. Commence alors sa longue carrière, émaillée de difficultés avec la censure exercée par les dirigeants de la radio et de la télévision.

Jean Ferrat est un chanteur engagé à l'esprit libre qui met en musique ses propres textes et ceux de ses paroliers ou d'amis poètes. En 1963, faisant référence à la directive *Nacht und Nebel* qui ordonnait la déportation de tous les ennemis ou opposants du Troisième Reich, il écrit et interprète *Nuit et brouillard* en mémoire des déportés victimes du nazisme. « Ils s'appelaient Jean-Pierre, Natacha ou Samuel / Certains priaient Jésus, Jehovah ou Vichnou / D'autres ne priaient pas, mais



© Domaine public

◀ Jean Ferrat dénonce par ses vers la passivité de beaucoup

qu'importe le ciel / [...] les Allemands guettaient en haut des miradors / La lune se taisait comme vous vous taisiez », chante-t-il, dénonçant par ses vers la passivité de beaucoup durant l'Occupation et le Régime de Vichy. Malgré la censure non avouée des autorités qui « déconseillent » son passage sur les ondes, la chanson connaît un très grand succès auprès du public et lui vaut le Grand prix du disque de l'Académie Charles-Cros. Plus tard, Ferrat évoquera la disparition de son père, bien après *Nuit et brouillard*, dans la chanson *Nul ne guérit de son enfance* de l'album *Dans la jungle ou dans le zoo*. En 1964, il confirme son succès naissant auprès du public avec *La Montagne*, qui demeure l'un de ses plus grands tubes. Avec ce texte, il chante – sans la nommer – l'Ardèche, région chère à son cœur, et fait de cet hommage à la France paysanne un classique de la chanson française. En 1967, un séjour de deux mois et demi à Cuba le marque artistiquement, politiquement et humainement,

lui inspirant l'album *À Santiago*. Quelques mois avant Mai 68, il fustige violemment l'origine sociale des « gauchistes » de la génération émergente du 22-Mars dans la chanson *Pauvres petits c...* : « Fils de bourgeois / Fils de Dieu sait qui / Vous mettez les pieds sur terre / Tout vous est acquis / Surtout le droit de vous taire / Pour parler au nom / De la jeunesse ouvrière / Pauvres petits c... » En 1974, Christine et lui décident d'aller vivre en Ardèche. En 1975, il sort un nouvel album : *La femme est l'avenir de l'homme*. Son chant se veut toujours plus engagé, et Ferrat critique les guerres coloniales et la création du mouvement des jeunes Républicains indépendants. Il est encore une fois en phase avec son temps, rappelant la proximité entre deux des plus importantes batailles revendicatives du XX^e siècle : la lutte sociale et la lutte féministe en plein essor. Avec son engagement social et politique jamais démenti, son album des années 1980, *Ferrat 80*, exprime le recul de plus en plus grand qu'il

prend vis-à-vis de ce socialisme qu'il qualifie de caricature : « Ce socialisme n'était qu'une caricature, dans ma bouche à jamais la soif de vérité. » En 1991, sort l'album *Dans la jungle ou dans le zoo*, dans lequel Ferrat condamne tour à tour la société capitaliste et le socialisme du bloc soviétique, reprochant aux deux systèmes de « ramener l'homme au rang d'animal ». Ferrat 95 sort cinq ans plus tard ; un album sur lequel il met en musique seize poèmes de Louis Aragon. Ce disque constituera son chant du cygne. À l'âge de 79 ans, lors d'une soirée à Paris, il chute dans un escalier, se perfore le seul poumon valide qui lui restait et se fracture une partie du dos. Il est alors hospitalisé de manière répétée. Jean Ferrat meurt le 13 mars 2010. ■

Biographie libre de droits d'auteurs
Sources : Wikipedia, gala.fr, babello.com

HOMMAGE À SUZANNE ESNAULT

JUSTE PARMIS
LES NATIONS

© Archives Fondation Auschwitz



▲ Suzanne Esnault et Tobie Cymberknopf le jour de leur mariage, le 1^{er} août 1942, à l'Hôtel de Ville de Bruxelles



Suzanne Esnault en 2009 ▲

© Archives Fondation Auschwitz/Fonds Johannes Blum

Pour de nombreux enfants cachés, le processus de reconstruction passe aussi par la reconnaissance des personnes qui les ont aidés. Beaucoup ont entrepris les démarches auprès de Yad Vashem afin que leurs sauveurs obtiennent le titre de Juste parmi les Nations. Nous souhaitons ici rendre hommage à l'une d'entre elles, Suzanne Esnault, qui nous a quittés au mois de juin dernier à l'âge de 100 ans.

Suzanne Esnault est née le 28 novembre 1922 à Saint-Gilles. Elle perd sa maman à l'âge de 7 ans et grandit avec ses frères à Waterloo. Son père, dessinateur industriel chez Solvay, est un homme de gauche, antifasciste et antimilitariste qui insuffle à ses enfants une conscience politique et humaniste. Suzanne Esnault puisera dans cette éducation les bases des valeurs sur lesquelles elle va s'appuyer toute sa vie comme l'engagement, la solidarité et la lutte contre l'injustice.

Peu avant la guerre, Suzanne rejoint son frère aîné chez les Faucons rouges, le mouvement de jeunesse du Parti socialiste. Les mesures dont seront victimes les membres juifs de son groupe l'indignent profondément et l'amènent à prendre part à la lutte contre l'occupant. Lorsque les premières convocations pour la caserne Dossin tombent, elle n'hésite pas à épouser l'un de ses proches camarades, un jeune juif d'origine polonaise, Tobie Cymberknopf, espérant que ce mariage avec une Belge non-juive le protège. Ce ne sera évidemment pas le cas... Tobie entre dans la

clandestinité et milite chez les Partisans armés tout comme Suzanne. Ils aident Paul Halter¹, leur ami des Faucons rouges devenu responsable chez les Partisans à Bruxelles. À la suite de l'arrestation de Paul Halter, Suzanne est inquiétée par la Gestapo, emmenée pour interrogatoire et suivie pendant des semaines. Cela l'oblige à mettre provisoirement entre parenthèses son activité principale : le placement d'enfants juifs.

En effet, par son mariage, Suzanne est en contact avec la communauté juive dont elle entreprend spontanément de mettre les enfants à l'abri. Le domicile de son père à Waterloo sert de lieu de refuge, quelques jours, quelques semaines en attendant de leur trouver un endroit définitif. Dans un premier temps, Suzanne assume seule cette activité, trouvant des places pour les enfants et des moyens, principalement le marché noir, pour payer les logeurs à qui elle rend visite tous les mois. Par la suite, elle est mise en contact avec *Solidarité juive*, ce qui la soulagera dans sa mission. Après la guerre, Suzanne n'a entrepris

aucune démarche officielle pour obtenir titre ou reconnaissance. « Nous, on n'a jamais rien demandé. C'était la guerre, on a fait ce qu'il fallait faire, c'est tout. Mon père a reçu la médaille des Justes et moi j'étais étonnée de la recevoir en même temps... »² En effet, à l'initiative d'anciens enfants cachés par la famille Esnault, Suzanne et Fernand, son père, reçoivent le 29 janvier 2003 le titre de Juste parmi les Nations décerné par Yad Vashem. ■

Sarah Timperman
ASBL Mémoire d'Auschwitz

(1) Paul Halter (20.10.1920-30.03.2013) entre chez les Partisans armés fin 1941 ; devient commandant de compagnie en janvier 1943 ; est arrêté le 16 juin 1943, interné à la prison de Saint-Gilles et déporté à Auschwitz par le convoi des Juifs de nationalité belge le 20 septembre 1943.

(2) Fondation Auschwitz. Interview n°230 - 23/02/2016. Un extrait du témoignage de Suzanne Esnault est visible en ligne sur notre site internet (<https://fortunoff-testimonies.be/fr/esnault-suzanne/>)

UNE IDENTITÉ RELIGIEUSE PERDUE

Depuis les années 1980, la Fondation Auschwitz récolte les témoignages de rescapés de la Shoah qui souhaitent raconter leur histoire et celle de leur famille.

Les enfants cachés ne font pas exception. L'un de ces enfants, est un garçon juif recueilli par une famille catholique qui l'encourageait chaque soir à prier pour le retour de son père. Celui-ci fut toutefois tué à Auschwitz, et le garçon passa les années suivantes à se demander s'il avait prié assez fort.

1. Recherchez des exemples d'enfants juifs cachés par des familles pratiquant une autre religion, et retrouvez leur témoignage pour savoir comment ils ont vécu cette expérience.

2. Sait-on combien d'enfants juifs se sont convertis à une autre religion après la Libération ?

3. Certaines familles d'accueil se sont-elles, à l'inverse, converties au judaïsme ? Si oui, donnez des exemples.

Vous trouverez chaque trimestre dans votre *TRACES DE MÉMOIRE* une application pédagogique avec une fiche didactique à utiliser en classe ou à conserver. Ces fiches sont également à télécharger sur notre site internet www.auschwitz.be sous l'onglet « pédagogie ».

EXPRIME-TOI !

UN CONCOURS ANNUEL D'EXPRESSION CITOYENNE



▲ Une des nombreuses participations artistiques à notre concours

Soucieuse de promouvoir les travaux scientifiques pluridisciplinaires, la Fondation Auschwitz attribue annuellement, depuis 1986, un « Prix Fondation Auschwitz » pour récompenser des recherches originales et inédites sur les processus historiques, sociaux, politiques, économiques, culturels et idéologiques qui ont engendré des crimes de masse, des crimes contre l'humanité et des génocides. Par le biais de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz, la Fondation entend en outre traduire ces recherches en ressources pédagogiques et éducationnelles. C'est pourquoi nous avons lancé un concours d'expression citoyenne destiné aux élèves des deux dernières années de l'enseignement secondaire supérieur et à tous les réseaux d'enseignement.

En 2012, nous avons décidé de le diversifier : outre les dissertations, les élèves peuvent à présent soumettre des poèmes, des colonnes journalistiques, des créations artistiques (musique, vidéos, dessins, peintures, sculptures, maquettes...), ou même des projets collectifs. Au fil des ans, nous avons reçu toutes sortes de contributions aussi intéressantes qu'originales, dont plusieurs œuvres graphiques que nous avons choisi d'intégrer à nos activités et publications.

Ce concours a pour but de pousser les élèves à s'interroger sur le concept de citoyenneté. Un thème général, qui n'est pas nécessairement directement en relation avec la Shoah ou le nazisme, est communiqué chaque année aux écoles participantes.

Les six lauréats choisis par notre Commission pédagogique sont invités à participer gratuitement à un voyage d'études en Pologne organisé par la Fondation Auschwitz qui inclut une visite d'Auschwitz-Birkenau en présence de guides et d'historiens. Ils sont également récompensés d'un chèque, et reçoivent un diplôme. Par le passé, certains lauréats ont également joué le rôle d'ambassadeurs de la Fondation à l'occasion d'événements majeurs tels que les sessions du Parlement belge sur la Shoah.

Pour de plus amples informations, vous pouvez consulter notre site internet.

<https://auschwitz.be/fr/activites/concours-exprime-toi>

LA MUSIQUE ET LE TROISIÈME REICH

On peut détruire un peuple, mais pas sa culture

En novembre 2016, l'ASBL Mémoire d'Auschwitz, organisait une journée consacrée à la musique et le Troisième Reich. L'accent avait été mis sur le caractère artistique et patrimonial de cette musique qui a survécu aux nazis. Nous avons décidé de réitérer annuellement ce type d'évènement à une date proche du 9 novembre, date de la Nuit de cristal.

Kroke a été formé en 1992 par trois amis : Tomasz Kukurba, Jerzy Bawoł et Tomasz Lato. Diplômés de l'Académie de musique de Cracovie, mais aussi artistes en recherche, ils ne se sont pas privés d'expérimenter le jazz et la musique contemporaine. Le groupe, initialement associé à la musique klezmer, oscille autour de différents genres. Les artistes s'inspirent de la musique ethnique du monde entier. De cette manière, Kroke crée son propre style unique qui flotte à travers les frontières, les formes et le temps, ce qui a été non seulement remarqué par le public, mais aussi apprécié par les artistes du monde entier. Steven Spielberg, enchanté par le concert de Kroke, a invité le groupe à Jérusalem pour se produire lors de la cérémonie de réunion de survivants. Grâce à Peter Gabriel, le groupe a participé au festival WOMAD au Royaume-Uni. Leur morceau *Secrets of The Life Tree* figure sur la bande originale du film *Inland Empire* de David Lynch. Ces dernières années, le groupe a également collaboré avec Nigel Kennedy, Anna Maria Jopek, Edyta Geppert, Talila, Tomasz Stańko, Maja Sikorowska, Krzysztof Herdzyński, le groupe norvégien Tindra, le violoniste espagnol Diego Galaz, la chanteuse mongole Urna Chahar Tugchi et l'orchestre Sinfonietta Cracovia. Ils se sont également produits dans les festivals de musique les plus prestigieux au monde.



KROKE
QUAND LA MUSIQUE KLEZMER DEVIENT MUSIQUE DU MONDE

BOZAR
07/11/2023
infos via : remember@auschwitz.be

LA SHOAH À BOLLYWOOD

Ajay, incarné par Varun Dhawan, et Nisha, incarné par Janhvi Kapoor, s'imaginant détenus à Auschwitz dans une scène de *Bawaal* distribué par Amazon Prime

© Capture d'écran via JTA



Les écoliers indiens n'apprennent pratiquement rien sur ce qui s'est passé pendant la Shoah, et les manuels scolaires ne mentionnent pas les Juifs, selon Burza, qui enseigne la littérature anglaise dans plusieurs universités de New Delhi. L'opinion publique sur Adolf Hitler varie de neutre à positive, avec des politiciens, des personnages de séries télévisées et des commerces qui ont adopté son nom et sa tenue comme symboles aspirationnels au cours des dernières années.

Bawaal suit un professeur d'histoire arrogant qui étudie les événements de la Shoah tout en essayant de sauver son mariage en péril. Le film, qui a été lancé sur *Amazon Prime* fin juillet, suit ses protagonistes Ajay et Nisha lors de leur visite de sites européens importants de la Seconde Guerre mondiale, notamment les plages de Normandie, la maison d'Anne Frank à Amsterdam, le bunker d'Hitler à Berlin et le camp de concentration d'Auschwitz.

Bawaal (tumulte en hindi), a été fortement critiqué à la fois par des spectateurs et par des groupes juifs tels que le Centre Simon Wiesenthal, qui s'oppose à ce que les personnages du point culminant du film s'imaginent être des prisonniers juifs du camp. Le film est truffé d'inexactitudes historiques et mentionne à peine les Juifs ; il contient également des

lignes de dialogue qui, comme le déplore Burza, sont profondément offensantes et choquantes. Dans l'exemple le plus flagrant, un acteur jouant le rôle d'un survivant d'Auschwitz dit aux protagonistes : « Chaque relation a son propre Auschwitz. » « Lorsque j'ai entendu cette réplique, j'ai dû interrompre le film et aller prendre une bouffée d'air frais », a déclaré Burza. « Associer son mariage à Auschwitz ! » Pourtant, Burza, qui dirige également les études sur la Shoah au *Global Center for Religious Research*, continue de penser que *Bawaal* est une entrée en matière positive qui encouragera de nombreux Indiens à approfondir leurs recherches sur la Shoah. « Le fait d'être le premier film de Bollywood à aborder cette question est un véritable défi et un grand pas en avant pour le public indien », a-t-elle déclaré. « En tant que spécialiste de la Shoah, je peux relever des centaines d'erreurs dans le film. Mais en tant que spectatrice débutante, je vois que c'est une étape ludique pour ceux qui ne savent rien du tout. » Même au sein du minuscule groupe des spécialistes indiens de la Shoah et des études juives, il existe de profondes divergences d'opinions sur *Bawaal*. Navras Aafreedi, professeur d'histoire au *Presidency College* à Kolkata, qui étudie les communautés juives de l'Inde et a

orchestré la première série de films sur la Shoah dans le pays, pense que le film n'est qu'un nouvel exemple de la tendance indienne à banaliser la Shoah. Il a déclaré que la façon dont le film traite son sujet est « profondément troublante mais certainement pas surprenante ». « Tout comme Hitler en est venu à être utilisé comme métaphore pour toute figure autoritaire en Inde, souvent avec admiration », a écrit Aafreedi dans un courriel, « les réalisateurs du film *Bawaal* considèrent qu'il est approprié de se référer à Auschwitz comme une métaphore pour les querelles conjugales. »

Burza est musulmane, ce qui, selon elle, confère un caractère d'urgence à ses efforts pour améliorer l'enseignement de la Shoah en Inde. Aafreedi, pour sa part, ne s'identifie à aucune religion. Que le public indien remarque ou non ces scènes choquantes en regardant *Bawaal*, Burza pense qu'il est inévitable que le film suscite un intérêt accru pour l'enseignement de la Shoah dans son pays, sans parler de l'augmentation du nombre de visiteurs indiens à Auschwitz. « En Inde, tout ce que les premiers rôles font dans les films devient tendance », a-t-elle déclaré. « Notez bien ce que je vous dis : vous verrez des Indiens sur ces sites de mémoire bientôt. »

(Source : Times of Israël)

LA SHOAH AU CINÉMA : POUR LE MEILLEUR ET POUR LE PIRE

En février 1988, dans l'émission *That's Life !* de la BBC, un homme appelé Nicholas Winton s'est retrouvé face à face avec quelques-uns des 669 enfants juifs qu'il avait sauvés des nazis avant la Seconde Guerre mondiale.

Ces retrouvailles surprenantes ont mis en lumière une histoire remarquable, qui a récemment fait l'objet d'un film hollywoodien. Le film met en vedette Sir Anthony Hopkins dans le rôle du héros de la Shoah. Intitulé *One Life* (Une vie), le film raconte comment Sir Nicholas Winton, un agent de change londonien anobli en 2003

pour ses actions humanitaires, a aidé de jeunes réfugiés juifs à quitter la Tchécoslovaquie occupée en 1938. Le dernier train devait partir le 1^{er} septembre 1939, mais il a été annulé lorsque la guerre a éclaté. Les cinéphiles pourront voir ses exploits sur grand écran, puisque *One Life* vient d'être présenté en première mondiale au Festival international du film de Toronto. Le tournage a eu lieu l'année dernière à Prague, d'où les enfants ont été transportés par train et où une statue de Sir Nicholas a été inaugurée en 2009. Sir Anthony joue son incarnation âgée, tandis

que l'acteur et musicien Johnny Flynn l'incarne plus jeune.

Le film, réalisé par James Hawes, connu pour ses nombreuses séries télévisées à grand succès, a déjà obtenu le score impressionnant de 8.8 sur l'*Internet Movie Data Base* et plusieurs nominations pour des prix prestigieux.

**SIR ANTHONY HOPKINS
DEVIENT
SIR NICHOLAS WINTON**

▼ Sir Anthony Hopkins, 85 ans, joue Sir Nicholas Winton, décédé en 2015 à l'âge de 106 ans



PROGRAMME

- 08 h 30 Accueil
- 09 h 00 Introduction
- 09 h 30 Les camps de concentration par opposition aux centres d'extermination. Un monde de différence
- 10 h 30 Pause-café
- 10 h 45 *Aktion T-4*, une mort « miséricordieuse » nazie
- 11 h 30 Les *Einsatzgruppen*, la Shoah par balle
- 12 h 00 Repas
- 13 h 00 Chelmno, le premier centre d'extermination
- 13 h 45 *Aktion Reinhardt*
- 14 h 15 Pause-café
- 14 h 30 Bełżec, le laboratoire
- 15 h 00 Sobibór, la frustration
- 15 h 30 Treblinka, le centre de mise à mort primitif
- 16 h 00 Birkenau, l'usine de mort parfaite
- 16 h 30 Conclusion et évaluation

LE PROCESSUS D'EXTERMINATION NAZI : UNE APPROCHE TECHNIQUE

UNE JOURNÉE DE FORMATION PÉDAGOGIQUE PAR L'ASBL MÉMOIRE D'AUSCHWITZ

Frédéric Crahay et Johan Puttemans

VENDREDI 17 NOVEMBRE 2023
DE 9 À 17 H

**LES ATELIERS
DES TANNEURS** (Salle Gamay)
Rue des Tanneurs 60A
1000 Bruxelles

ENTRÉE GRATUITE
Renseignements et
inscription (obligatoire) via
info@auschwitz.be

À dix minutes de marche de BRUXELLES CENTRALE
Bus 52 et 48 - arrêt JEU DE BALLE
Métro LOUISE et PORTE DE HALLE

MÉMOIRE D'AUSCHWITZ ASBL - FONDATION AUSCHWITZ
RUE AUX LAINES 17/BTE 50 - 1000 BRUXELLES - TÉL.: +32 (0)2 512 79 98

WWW.AUSCHWITZ.BE
INFO@AUSCHWITZ.BE

Directeur de la publication : Henri Goldberg
Rédacteurs en chef : Frédéric Crahay, Johan Puttemans
Secrétaire de rédaction : Georges Boschloos
Comité de rédaction : Jean Cardoen, Dirk Lagast,
Yves Monin, Thierry De Win, Yannik van Praag
Traductions vers le Français : Ludovic Pierard
Graphiste : Georges Boschloos



SPF Sécurité Sociale
Services des
Victimes de la Guerre



BIEN PLUS QUE JOUER